

AUX AGENTS

LE CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non-vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 516 rue Craig.

Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar.

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

LE CANARD

MONTRÉAL, 9 DÉCEMBRE 1893.

LETTRES DE LADÉBAUCHE

Victoire lui parle quelques minutes

Entrevue avec Louise Michel

La question St Supplice à Rome et autres questions sérieuses

Londres, 7 Déc. 1893.

Mon cher CANARD,

Je ne me suis pas endormi sur le rôti et j'ai fait toute la diligence possible pour t'obtenir les renseignements que tu voulais avoir sur ce qui se passait dans les vieux pays. En débarquant à Liverpool j'ai pris le premier train du Midland et je suis arrivé à Londres à la station Victoria. Rendu à ma pension près du grand Pont j'ai été étonné d'apprendre qu'une dépêche importante m'attendait. Cette dépêche m'était envoyée par la bourgeoise qui avait appris par le télégraphe mon départ de Liverpool. Voici ce qu'il y avait dessus :

Mon cher Ladébauche. Appris ton arrivée. Pas bien portante. Sais que vas à Rome. Voudrais te voir au plus coupant. Affaire très pressée. Prends cab à l'heure. Me charge de la dépense. Signé, VICTOIRE.

Après avoir mangé un peu d'échigné de porc-frais et bu une grosse de thé je me suis barbouillé la figure en un tour de bras, j'ai fermé mon bougon et j'ai embarqué dans un fiacre. J'ai promis la diable au charrotier s'il fallait aller son cheval sur un train de 240. L'idée d'avoir un coup l'a émuillonné tellement qu'il a failli faire crever sa bête pour arriver en bon temps.

Chez Victoire les gens de la cour m'attendent, la grande porte était ouverte, et on m'a fait entrer dans une espèce de petit salon côté de la laundry. Jo t'assure que la fille cuisinière et les autres domestiques m'étaient contents une écoute de me revoir après une si longue absence.

Au bout de quelques minutes on me dit d'entrer dans un autre appartement où la bourgeoise m'attendait dans un gros fauteuil. Elle avait trois orillers dans le dos et ses jambes étaient enveloppées dans des couvertures de laines bien épaisses. La bonne ne paraissait très changée, elle était bien chétive que je l'ai vue la dernière fois.

Après m'avoir fait asseoir elle m'a dit : Mon cher Ladébauche, j'avais bien hâte de te voir. Attends sur toi seul que je compte pour avoir un autre vrai de ce qui se passe dans mes ateliers du Canada. On me dit que Mercier est entré dans le chantier de Québec par Taillon. On n'était pas satisfait de mon travail et on fait plusieurs petits bancs qui vous font côté les yeux de la tête. On m'a parlé de choses effrayantes sur les commerçants. Mercier serait allé dans les Etats et aurait parlé de moi pendant tout l'été dernier. Il voudrait que tous les chantiers canadiens seraient pendants de moi. T'as qu'à voir. Mes chers enfants ! si vous ne m'aviez pas où

prendriez vous l'argent pour payer vos gens ? N'est-ce pas moi qui fait vendre tout votre bois ? ça ce n'est rien, j'ai vu par les gazettes qu'on avait voulu faire sauter le monument de Nelson avec de la dynamite. Sainte bénite ! c'est y possible ! La prochaine fois j'entendrai dire qu'on a essayé de dégingoler ma statue sur la place Victoria.

—Oh, pour ça non, dévirez là, madame, dis je en l'interrompant. Jamais de la vie. Les Canadiens vous aiment trop pour songer à vous faire un mauvais coup. Ils savent tous que vous êtes pour eux une trop bonne bourgeoise pour songer à nous faire des misères. Quant à l'affaire de la colonne Nelson, faites en pas de cas, s'il vous plaît. Ce sont des écumeurs qui ont fait un coup d'étourderie. Quand même ils auraient fait partir leur cartouche de dynamite, elle aurait fait pataque. Elle aurait tout au plus écharogné le pied de la colonne. Les Anglais eux-mêmes ici rient de l'affaire. Je vous en prie ne vous faites pas de bile à ce sujet.

—Et que dis-tu de mes chantiers :

—Dame, dans la boutique de Bytown il y a un nouveau Johnny. Il ne vaut pas le premier. Il y a Laurier, qui commande une grosse gang qui va lui faire joliment de la misère. Les canayens de Bytown sont en train de se donner des coups de torchon à propos des Ecoles dans le Manitoba. Les catholiques de là-bas se prétendent magannés et ils veulent que Johnny qui appartient à la bonne religion leur rende justice. L'affaire est dans les cours et je crois qu'elle finira par vous être soumise pour être réglée définitivement.

—Comme ça il n'y a pas de crainte à avoir d'une insurrection parmi les canadiens ?

—Pas la miette, madame. Les canayens sont toujours comme des moutons, tranquilles comme Baptiste.

—Bon, mon ami, ces nouvelles-là me ravissent. Sais-tu que j'ai failli faire une maladie sérieuse en apprenant l'attentat contre Nelson. Lorsque j'ai lu la dépêche privée de mon foreman en chef Aberdeen, j'ai eu comme une espèce de fluxion, j'avais une grosse fièvre et le cœur comme dans de l'huile. Ma pauvre tête était tellement enflée que je ne pouvais plus mettre ma couronne de tous les jours. Tiens, regarde-la, elle est accrochée au pied de ma couchette. J'ai été la doubler autour du cercle et elle est encore trop étroite. Je vais être obligée de faire la dépense d'en acheter une autre, un point et demi plus large. Je sens maintenant le besoin de prendre un peu de repos. Au revoir, mon ami. Lorsque tu reviendras de Rome, tu t'arrêteras par ici en passant. J'aurai quelques recommandations à te donner pour mes foreman. Au revoir.

La bonne dame me sera alors la main affectueusement et je me rendis à la cuisine pour tirer une bonne touche avec ces gens de cour. Je n'étais pas pressé de retourner à Londres parce qu'il faisait un temps du sorcier, c'était de la pluie, du vent, de la breume et tout le tremblement de la mauvaise saison dans les vieux pays.

\*\*\*

De retour à Londres une heure plus tard on me dit à ma pension qu'une dame d'un certain âge m'attendait dans le salon pour me parler d'un affaire importante. Devinez qui c'était.

C'était une Française nommée Louise Michel.

Elle me présenta sa carte et je l'invitai à s'asseoir.

Elle me dit comme ça :

Un grand voyageur comme vous, vous avez dû entendre parler de moi, la célèbre Louise Michel.

Lorsque j'ai appris que l'on commençait à se servir de dynamite à Montréal, j'ai cru que cette ville était mûre pour l'anarchisme. J'ai déjà dit à un reporter de Londres, que l'attentat sur la Colonne Nelson était de la bouillie pour les chats, qu'il n'y avait pas l'ombre d'un principe anarchiste chez les jeunes conspirateurs.

Ce que je veux savoir de vous, M. Ladébauche, si le sol canadien est dans des condi-

tions propices pour recevoir la semence des grandes idées révolutionnaires.

—On discute beaucoup la question ouvrière à Montréal, ai-je répondu à la vieille demoiselle. Un peu trop parfois et ça devient ennuyeux pour le commun des martyrs. Il y a bien quelques cerveaux brûlés qui essaient de lancer ici des doctrines de l'école socialiste et qui, si on leur permettait, professeraient un commencement d'anarchisme. Mais ceux-là, le bon ouvrier ne les écoute pas. Le canadien deviendra socialiste tant que vous voudrez, mais il restera chrétien. Pour cette raison, mademoiselle, l'anarchisme au Canada, est un pétard qui sera toujours sûr de faire long feu.

—Ah, oui da, oui, Monsieur Ladébauche ! Vous savez sans doute que je suis pour l'émancipation de la femme. Pensez-vous que j'aurais du succès parmi les Canadiennes, si j'allais à Montréal leur prêcher ma nouvelle doctrine.

—Si vous veniez à Montréal, vous seriez flambée comme la poule à Simon. Les Canadiennes sont assez émancipées pour nous. Elles ont maintenant le droit de voter aux élections. Dans nos ménages il y en a beaucoup trop qui portent la culotte.

Les vieilles filles où celles qui ont la perspective de le devenir sont déjà organisées en une espèce d'assurance ou de prévoyance avec un bureau sur la rue St-Jacques. Ne me parlez plus d'émancipation pour les femmes au Canada.

Ici je fis venir la conversation à une fin abrupte. Il fallait refaire mes paquets et partir pour Rome. Je n'avais plus que dix minutes pour prendre le train de Douvres.

\*\*

Rome, 8 Déc. 1893.

Me voilà rendu de nouveau à Rome. Je me reconnais toujours dans la grande ville. Je retrouve mon ancienne connaissance le bedeau de la paroisse. Il me pilote dans les corridors du Vatican et je finis par entrer dans le bureau du secrétaire du collège des cardinaux qui me reçoit toujours chouettelement chaque fois que je visite Rome. Entre nous soit dit que c'est un monsieur très bien posté sur les affaires religieuses du Canada et qu'il n'est pas du tout cachottier sur ces sujets. J'ai pu de temps pour maller ma lettre et j'arrive immédiatement à la première conversation que j'ai eue avec lui.

—Bonjour, M. Ladébauche, quel bon vent vous amène ?

—LE CANARD m'a chargé d'une mission à Rome. Il voudrait savoir ce que vous pensez de l'affaire de Saint Supplice.

—Voyons, j'ignore encore le premier mot de cette histoire. Conte-moi ça en peu de mots.

—Depuis plusieurs semaines le Canada-Review et La Patrie essaient de mettre les pieds dans les plats du séminaire. On dirait qu'ils veulent tout casser. Si vous saviez à quel point c'est rendu à Montréal. Le Canada-Review a poursuivi son évêque en dommages. Il traîne monseigneur devant la cour. Monseigneur s'y rend, donne son témoignage devant le juge. Et puis Monseigneur, après avoir été interrogé comme n'importe quel témoin, se retire de la Cour sans demander d'être taxé. Il a été trop bon dans cette affaire. A sa place je me serais fait taxer une butte. A la fin des fins notre évêque gagnera ici et en Angleterre. Les autres pour se venger viendront vous bâdrer à Rome. Ils essaieront de vous enseigner une nouvelle manière d'interpréter les dogmes de l'église. Faites attention à ce monde-là ; ça doute de rien. Vous les aurez sur les bras un de ces quatre matins.

—Vous ne dites pas ça. Les Canadiens vont encore nous faire des misères, moi qui pensais que toutes ces querelles étaient si bien finies.

—C'est pas tout. Voilà la question des universités qui revient sur le tapis. On dit que le torchon grille dans l'université Laval. Une partie des professeurs soutenus par les castors prétendent que leur nouvelle bâtisse sur la rue St-Denis n'est pas assez swell et que leurs gages ne sont pas assez forts.

—Mais, mon cher Ladébauche, vous m'é-

pouvantez. Je suis d'avis qu'il faudra commencer par mettre tout ce monde-là à l'ordre sans perte de temps. Je vous remercie pour vos informations. La semaine prochaine vous retournerez à Montréal avec un document latin que je vais vous préparer. Je le mets en latin afin que toutes les petites gens n'aient pas le nez enfariné de nos affaires. Vous le traduirez pour les lecteurs du CANARD seulement parce que ce sont tous des citoyens intelligents.

Ici le secrétaire me donne un bon shake hand et me dit au revoir.

Signé, LADÉBAUCHE.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Il y a du raffinement partout, aujourd'hui, même dans les rébus. Les bons vieux rébus d'autrefois sont tout à fait démodés et remplacés par d'autres dits livres, dont voici quelques spécimens :

La scène se passe dans un salon bourgeois. Un amateur écrit un IL immensément long suivi du mot *raca* dix fois répété et esquissé ensuite un pot avec cette étiquette : *Rillettes de Burgos*.

Personne ne comprend. L'auteur traduit : —Il grand, dix *raca*, *rillettes espagnoles*. Soit :

Il grandira, car il est Espagnol.

Immédiatement un autre de renchéris. Sur un côté d'une grande feuille de papier, un chien et rien après.

—Vous ne devinez pas, il est pourtant d'une invraisemblable facilité : *Toulou, rien*.

Celui qui vient ensuite trace au milieu d'une page blanche l'article LE, et pose discrètement un G sur un angle du papier. Il promène autour de lui un regard ironique. De tous les yeux jaillissent des points d'interrogation. Sphinx daigne interpréter son œuvre en ces termes :

“ G relégué dans un coin le roi Pepin, sans air, sans eau, sans lit, sans pain, et privé du peu qui lui reste ”.

Ahurissement général ! Tout le monde a bien compris : G relégué dans un coin ; mais la suite ?

Le Sphinx écrit : “ *Le roi Pepin* ” et dit : Le roi Pepin sans air, j'efface l'r de roi, sans eau, j'efface l'o, sans lit, j'efface l'i sans pain, j'efface *pin*, et privé du peu qui lui reste, j'efface *Pe*. Et vous ne retrouvez que mes premières indications : LE et le G dans son coin.—Cela ne fait-il pas dresser les cheveux ?

—Extrait du discours d'un candidat ayant beaucoup d'employés postaux parmi ses électeurs :

...Oui, citoyen, nous devons aussi nous occuper de l'amélioration du sort des employés des postes, de ces modestes et fidèles serviteurs pour lesquels la journée commence dès le matin et ne finit que le soir !

Retenu par la présence d'une amie, Henri IV avait fait défendre sa porte. Sully, ne pouvant entrer se mit au guet. Un peu plus tard, le roi le fit appeler et lui dit qu'il avait eu la fièvre.

—Elle vous a quitté ?

—Oui.

—En effet je viens de la voir passer en soie verte.

Le mari répand de la soupe sur la table. La femme dit :

—Il nous faudrait un chien pour lécher cela.

L'instant d'après, la femme renverse le pot au lait :

—Nous aurions besoin d'un chat, observe le mari.

—Qu'a-t-elle, cette dame ?

—Elle se trouve mal.

—Sapristi ! elle se rend justice.

DÉFINITION DE L'AMOUR

On s'enlace,  
Puis un jour,  
On s'en lasse :  
C'est l'amour.

LA VIE

On sort, on crie,  
Et c'est la vie ;  
On crie, on sort,  
Et c'est la mort.

PORTRAIT D'UN LOUCHEUX

Ici je reconnais sans peine  
Dompiere au regard incertain.  
On lit au bas *Ille-et-Vilaine* ;  
On pourrait lire : *il est vilain*.